



A l'ensemble des communautés religieuses, membres de la CORREF,

Paris, ce 28 avril 2020

« Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi ; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu. » (1 Co 1, 27-29).

Aurons-nous changé ?

Chères sœurs, chers frères, chers pères, chers amis,

C'est avec cette question qui me taraude que je voudrais vous retrouver un moment alors que s'annonce un autre temps, au moins aussi incertain, précaire, voire dangereux que celui que nous vivons encore, celui dit du « confinement ».

Du cœur de la fatigue et de l'inquiétude des jours pour les nôtres, pour tenir nos maisons, pour autant qu'il est possible garantir ou soutenir notre avenir, qu'aurons-nous appris, ou non ? Aurons-nous changé ?

Le silence et la gratitude

C'est avant tout dans le silence que nous sommes entrés, il y a plus de six semaines désormais. Celui de nos églises et chapelles, de nos célébrations mais aussi de nos cœurs et de nos âmes déboussolés, de notre raison aussi, sans repère.

Temps de carême, puis à l'heure de la Grande Semaine où pas à pas nous avons essayé d'accompagner le *fils de l'homme* jusqu'en son tombeau. Temps de la *Semaine Radieuse* comme la nomment nos frères orthodoxes, semaine de la transfiguration du monde dans la certitude que la mort a été vaincue et le monde sauvé. Dans ces heures-là, si chères à notre foi, si centrales pour nous tous dans notre désir de lui vouer notre vie, notre quête et tout de notre être, nous avons dû nous retourner avec tout vers l'hôte tout intérieur. Avec cette force que n'ont pas tous les chrétiens, loin de là : pouvoir le faire ensemble, en communauté d'humanité autant que de foi. Des communautés très souvent inventives pour s'ajuster liturgiquement et humainement à ces circonstances inédites.

Au creux de ce silence, de cette impossibilité d'accueillir, de célébrer pour et avec d'autres, une activité débordante se tenait là, se tient toujours là, fidèle parmi les fidèles.

Ces femmes, ces hommes, affairés à servir le monde afin qu'il demeure humain. Ces soignants de toutes espèces, à l'hôpital, dans les EHPAD comme à la boulangerie, des plus reconnus aux plus humbles, tous précieux... qui de jour comme de nuit ont veillé, pris soin, sauvé bien souvent, tant et tant de vies. Dont celles de nos proches, de nos amis, de nos voisins, de nos frères et de nos sœurs. Ils se tiennent là debout dans la tempête. L'heure pour eux n'est pas d'interroger « pourquoi pareille catastrophe ? », mais de la combattre à mains nues et à corps perdu. Combattre est au bout du compte la seule manière

de répondre à la question du mal. « Le mal est ce contre quoi nous luttons ; en ce sens nous n'avons pas d'autre relation avec lui que cette relation du contre¹. »

Comme l'écrivait très joliment Christiane Rancé dans une tribune du journal *La Croix*², « d'innombrables Marthe s'affairent autour de nous », afin que nous puissions encore inviter Jésus, dans nos maisons comme dans nos vies, à s'y arrêter quelques instants. Toutes celles-là, et ceux-là aussi, agissent 'au-dessus d'eux', pour la vie de tous. Demain, si nous sortons vivants de cette immense épreuve personnelle et collective, ne pas à nouveau les oublier et savoir signifier encore notre gratitude.

Peut-être que ces mois nous réapprennent une vraie Présence, celle qui se tient dans le souci d'autrui, en chair et en os, dans notre présence les uns aux autres, priante et suppliante, présence active et amicale, inquiète pour l'autre et tous les autres. Présenter le monde à Jésus, lui présenter « celui que tu aimes [et qui] est malade ». (Jn 11, 3)

Le dépouillement réclamé par la crise sanitaire, humaine, économique, écologique, attend notre réponse sobre mais vibrante, intime, totale en faveur de ce corps fragile et précieux qu'est l'humanité de chacun et celle de tous. « Le malade demande de l'air et de l'aide en son nom et au nom de la planète tout entière. »³

En ces semaines beaucoup d'entre nous ont tremblé, pleuré, pour des proches, des sœurs et des frères morts ou en situation très critique, ramenant toute notre existence à cet élémentaire, comme à la foi nue.

Demain, quand nous le pourrons peut-être circuler, accueillir, ouvrir nos communautés, nos chapelles et nos églises, il ne s'agira pas de nous dire que nous allons reprendre la vie là où nous l'avons laissée, mais bien de faire entrer en nous les bouleversements provoqués par ce temps et d'en être changés. Dans notre foi comme en nos mœurs, nous laisserons-nous visiter, déplacer, interroger, par ce qui s'est passé, par cet événement venu tout troubler ?

La mémoire et la fraternité

*« Je sais, moi, que mon goël est vivant, que, le dernier, il se lèvera sur la poussière ; et quand bien même on m'arracherait la peau, de ma chair je verrai Dieu.
Je le verrai, moi en personne, et si mes yeux le regardent, il ne sera plus un étranger. »
Job 19, 25-27*

Nous le savons, pour nous-mêmes peut-être, et pour tant d'autres, la mort qui aura cogné aux portes de nos communautés, familles et proches, de nos villes et campagnes, laisse en état de choc, de sidération. Car pour nombre de gens, il n'aura pas été possible de visiter, d'accompagner, et pas davantage de se tenir là, ensemble, auprès du corps mort, pour l'entourer certes, mais surtout nous accompagner les uns les autres, nous consoler. Au mieux une présence lors de l'inhumation – très rarement pour les crémations- aura pu se faire. En tout petit comité et rapide. Comment alors dire la dette à ceux qui partent ? Comment même croire qu'ils sont bien morts quand aucune affection n'est venue l'attester ?

Il y aura beaucoup à parler sur la nécessité sanitaire – ou pas – qui a obligé à telles inhumanités, à de telles cruautés parfois. Nous débattons – et il le faudra – plus tard entre Antigone et Créon Peut-on les réconcilier ? Un compromis est-il possible, ou "l'étroitesse de l'angle d'engagement", la manière dont chacun des acteurs s'enfonce dans son rôle sans pouvoir en sortir, les rend-il à tout jamais irréconciliables ?⁴

Mais la question est d'abord comment allons-nous soutenir ce difficile travail de perte quand il fut impossible, ou presque, de prendre soin nous-mêmes des morts ? Ce que l'humain fait depuis la nuit des temps et bien avant Sophocle (au 5^e siècle avant notre ère). Inquiétude pour les chrétiens bien sûr qui n'auront pu célébrer leur mort et le confier au Dieu de toute pitié, mais aussi pour tous, car face au

¹ Voir. P. RICŒUR, in *Le scandale du mal* » dans *Esprit* juillet-août 1988

² *La Croix* du 23 avril 2020

³ Erri de Luca, *Le Samedi de la terre*, Tracts Gallimard, 19 mars 2020

⁴ Voir Paul RICOEUR, *Vivant jusqu'à la mort*, Paris, Seuil, 2007, préface d'O. Abel. Livre posthume.

chagrin, à la perte, aux mélanges des sentiments, à la culpabilité de ne pas avoir fait ce que nous aurions voulu faire, nous sommes tous égaux, tous dépouillés. Comment notre amitié, nos liturgies, nos psaumes, le récit des Écritures, pourront-ils renouer le fil d'humanité qui nous tient ensemble, les vivants et les morts ? Quel engagement, quelle fraternité aurons-nous ici, les uns pour les autres ?

La modestie des réparateurs

La modestie, telle pourrait être une nouvelle et bienfaisante devise pour notre République comme pour nos communautés, humaines comme religieuses. Le covid-19 aura souligné combien nous allons d'incertitude en incertitude. « Attends-toi à l'inattendu » écrivait Edgar Morin il y a quelques jours dans *le Monde*⁵, « face à un festival d'incertitudes » : L'origine du virus, les mutations que subit ou pourra subir le virus au cours de sa propagation, quand l'épidémie régressera et si le virus demeurera endémique ; les conséquences psychiques, familiales, conjugales du confinement ; les suites politiques, économiques, nationales et planétaires, de tout ce drame. Enfin disait-il, « nous ne savons pas si nous devons en attendre du pire, du meilleur, un mélange des deux : nous allons vers de nouvelles incertitudes. »

Voilà alors qui exige notre modestie à nous tous. Aux plus savants, aux politiques et aux acteurs du monde commun d'hier, comme à l'Église et à chacun de nous. Pour ce qui est de notre Église catholique, le drame et le scandale des abus et des agressions sexuelles nous ramenaient déjà, douloureusement et difficilement, mais véritablement je l'espère, à cette nécessaire modestie qui consiste d'abord à apprendre d'autrui, à commencer par celles et ceux qui ont été brisés par ces crimes. Se mettre à l'école de « l'envers du monde ». Alors aujourd'hui plus encore sommes-nous conviés avec force à apprendre des « premiers de tranchée » tout autant que des « premières lignes ».

Renoncer aux certitudes, aux idées toutes faites, aux prétentions faciles. Ne pas céder à cette pente très commune d'être des experts de pacotille du covid-19, du « confinement » comme du « déconfinement ». Nous éclairer alors, modestement, tâtonner tous, quitter toute superbe, car que « les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe ».⁶

Un jour viendra, comme citoyens responsables dans ce pays, où nous aurons à débattre des mesures prises, ou pas. Mais l'heure est toujours au combat contre la maladie et son cortège de drames pour les personnes comme pour les peuples, ici et bien ailleurs.

Nous qui nous inscrivons dans de longues traditions, qui avons choisi de mettre nos pas malhabiles dans ceux du seul Seigneur de la paix, puissions-nous participer aussi du mouvement qui doit soutenir la paix sociale indispensable aux épreuves à venir. Ce temps a exacerbé difficultés, soupçons, mal de vivre de beaucoup, douleurs, voire rancœur aussi. Ce n'est pas l'heure d'en rajouter. Mais bien d'être de modestes acteurs de liens, de cohésions, de reconnaissance. « *La civilisation est un bien invisible puisqu'elle porte non sur les choses, mais sur les invisibles liens qui les nouent l'une à l'autre, ainsi et non autrement* », soulignait Antoine de Saint-Exupéry⁷ dans un courrier terrible et vibrant.

Ce qui est attendu de nous, peut-être, c'est que nous soyons des « réparateurs de brèches ». « Tu rebâtiras les ruines anciennes, tu restaureras les fondations séculaires. On t'appellera : *Celui qui répare les brèches, Celui qui remet en service les chemins.* » Isaïe, 58, 12.

Réparer les brèches, remettre les chemins en service, ce n'est pas s'occuper uniquement de nos communautés, de notre avenir – alors qu'il faut le faire aussi - mais des liens qui nous unissent à tous. De notre destin commun, abîmé par tant de drames et par cette épreuve collective, cette catastrophe.

Réparateur de brèche, ce n'est pas refaire comme avant. Rappelons-nous le petit arpenteur de Jérusalem (Zacharie 2, 5). Il vient mesurer la ville pour sa reconstruction, sa largeur et sa longueur. Mais un ange lui fait comprendre que « Jérusalem doit rester une ville ouverte, à cause de la quantité d'hommes et de bétail qui la peupleront » (v.8) Une ville dont le Seigneur lui-même sera la gloire.

⁵ *Le Monde* du 18 et 19 avril et voir aussi *Un festival d'incertitudes*, Edgar Morin, Tract-Gallimard, 21 avril 2020

⁶ Walter Benjamin, *Baudelaire*, édition établie par Giorgio Agamben, Barbara Chitussi et Clemens-Carl Härle, traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, La Fabrique éditions, 2013.

⁷ *Lettre du 30 juillet 1944*, écrite au général X, la veille de sa mort au large de Marseille.

Alors ne soyons pas de simples petits arpenteurs. Mais des bâtisseurs. Non des prétentieux qui prétendraient bien fallacieusement faire table rase de la mémoire. Toute l'épaisseur de l'histoire de la vie religieuse, de son audace, de sa capacité d'innovation en faveur des délaissés de toute époque autant que des assoiffés de justice, de beauté et de vérité, de Dieu lui-même, invite au risque d'une espérance lucide pour avancer dans l'avenir. Les récits bibliques, l'histoire de l'Église, la tradition vive de nos communautés en sont les témoins : du neuf peut surgir de là où ne l'attendait pas. Essayons ensemble, quelles que soient nos forces, notre nombre, notre âge, d'être à cette hauteur pour « parler absolument aux hommes », comme le disait encore Saint Ex dans cette même lettre.

Le don et la communion

Durant tout ce temps, et encore pour l'avenir, notre inquiétude aura été bien nécessairement de nous protéger pour protéger les autres, spécialement les plus fragiles parmi nous. C'est là notre première et indépassable charge fraternelle. Et beaucoup d'entre nous savons la douleur de n'avoir pu tous les *garder*.

Cette épreuve, qui touche au plus archaïque de la perception de la propagation du mal, par contact, aura rappelé douloureusement que si nous pensions être définis par nos engagements, notre volonté, nous sommes arrêtés par cette passivité essentielle, par notre vulnérabilité - de *vulnus*, qui signifie « blessure » -, c'est-à-dire par la possible altération du corps, son exposition aux maladies et son besoin de soin et des autres.

Comment faire pour que cette vulnérabilité ne nous paralyse ni ne nous recroqueville, mais bien nous renvoie à notre responsabilité pour autrui et pour prendre notre part aux épreuves communes. Passer du contact qui tue à la communion, au soin, à la fraternité qui renouvellent et rendent la vie vivante et possible.

Nos vies ne sont pas là pour être d'abord préservées mais pour être données, partagées. Comment allons-nous concilier les nécessaires mesures sanitaires afin de ne mettre sciemment personne en danger, avec notre vocation profonde de devenir plus encore, jour après nuit, des êtres-de-don, pour-le-don. Non pas héroïsme. Juste par l'art d'aimer à l'école du *filis de l'homme*, seul motif pour aujourd'hui toujours donner à d'autres le goût de Le suivre aussi.

Un don et une communion qui aujourd'hui promeuvent notre sollicitude effective avec toutes celles et tous ceux qui sortent exsangues - pauvreté, violence, isolement, deuil...- de ce temps de cassure. Reprendre l'antique affirmation du vieux Syméon rencontrant un petit d'homme « Maintenant mes yeux ont vu ton salut » (Lc 2, 30) c'est entrer dans cette sûreté que notre existence en faveur des hommes et des femmes de notre époque meurtrie ne saurait être vaine. Être des chercheurs de ce Dieu invite à découvrir les Galilée de ce moment-ci de l'histoire, auprès de tous les affligés directs et indirects de cette pandémie, car « Il n'est pas ici » où on l'attendait, ni même où nous avons peut-être l'habitude de le rencontrer, « pour que l'amour n'interrompe pas son affirmation. »⁸

« Tout ce que ta main trouve à faire, avec la force que tu as, fais-le »
Qoelet 9, 10 (traduction de Jacques Ellul)

*Chers tous, continuons à rester proches les uns des autres, à nous épauler et nous encourager,
avec toute mon amitié fraternelle,*

Sr Véronique Margron op
Présidente.

⁸ J.-L. CHRÉTIEN, *De la fatigue*, Paris, Minuit, 1996, p. 164.